

La Faute de la traductrice

DOMINIQUE FORMA

la manufacture de livres



La faute de la traductrice

Du même auteur

Skeud, roman, Fayard, 2008
Réédition Rivages Noir, 2015

Revue *Cinérotica*, 2008
(sous la direction de Christophe Bier)

Sans vérité, roman jeunesse, Syros, 2010

*Dictionnaire des films français
pornographiques et érotiques en 16 et 35 mm*
Serious Publishing (sous la direction de Christophe Bier)

Voyoucratie, roman, Rivages Noir, 2012

Nano, roman jeunesse, Syros, 2013

Hollywood Zéro, roman, Rivages Noir, 2013

Amor, roman, Rivages Thriller, 2015
puis Rivages Noir, 2017

Albuquerque, roman, La Manufacture de livres, 2017

Coups de Vieux, Robert Laffont, 2019

Portraits Cannibales, Marest éditeur, 2019

Manaus, La Manufacture de livres, 2020

Paris Punkabilly 76-80, de Vincent Ostria
(préface de Dominique Forma), Marest éditeur, 2021

Contraintes par corps, Konfident, 2022

Hollywood, les hommes et moi
Barbara Payton traduction et préface
La Manufacture de livres, 2021

Dominique Forma

La faute de la traductrice

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 9782358879842

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

En pleurant Claude Forman.

Un enterrement exemplaire

Les qualités purifiantes du papier d'Arménie s'avèrent passagères et c'est une désagréable surprise qui accompagne un grand malheur. Alors dans la maisonnée, on s'étonne puis on essaie de nouveau. Une, deux, trois feuilles brûlées en même temps ne changent rien à l'affaire, la fumée du papier consumé dégageant un mélange d'odeurs de vanille et de bois poivré ne suffit pas à assainir l'air ambiant, l'odeur de la mort annoncée demeure prégnante.

Les femmes veillant le mourant se remplacent à chaque nouvelle heure, toutes conservent dans le creux de la main un mouchoir parfumé qu'elles posent sous leurs narines, afin de lutter discrètement contre cette infection. Riccardo Seeber, l'agonisant, est tout aussi embarrassé qu'elles,

il voudrait quitter ce monde autrement qu'en laissant derrière lui un fumet puant.

Il fait signe à Lina, sa secrétaire, sa préférée, celle qui le sert depuis son arrivée en 1948, de s'approcher. Lina se penche pour entendre sa requête. Il faudrait entrouvrir une fenêtre, créer un modeste courant d'air. Elle acquiesce. Lina remonte aussi le volet qui était fermé et ouvre le double rideau, elle sait combien Don Seeber aime suivre, de son lit, la course du soleil par-delà la cordillère des Andes. Lina s'interdit de pleurer, mais elle est effondrée, Riccardo Seeber a toujours été très attentionné. Exigeant mais affectueux. Elle regrette de ne pas avoir réussi à se faire épouser, mais il y a eu cet enfant qu'il a toujours refusé de reconnaître. Elle ne lui en veut pas, jusqu'à son dernier souffle Lina s'acquittera des tâches de la domesticité. Lina trouve que la vie est injuste et que Seeber meurt avant son âge, l'été dernier encore, il aimait partir pour la pêche tôt le matin, sur les bords du lac, puis revenir déjeuner avec ses amis sur la terrasse.

Lorsqu'il a compris que sa dernière heure approchait, Seeber a spécifié qu'il refusait d'être incinéré. Il en a vu d'autres avant lui, moins exigeants, dont on s'est débarrassé en jetant leurs cendres dans

le lac. Non, pas lui, pas Don Riccardo Seeber, il existe plus haut sur la rivière, en remontant vers San Carlos de Bariloche, un cimetière qui fera l'affaire. Si on a réussi à y enterrer soixante-dix-sept hommes, on fera bien une place pour un cent soixante-dix-huitième. Seeber a demandé que sur sa pierre tombale soit inscrit Heinz, son prénom de baptême, et non pas Riccardo, son prénom d'adoption. On ne vient que d'une seule terre, de celle qui nous a donné le jour.

Le père Alvares, curé de la paroisse, est hésitant à accéder à la requête du mourant. Ce cimetière avait éveillé des protestations, et réactivé les effluves du passé. Jusque dans la capitale, la particularité de ce cimetière avait dérangé, des journalistes s'étaient offusqués qu'un cimetière argentin puisse accepter des défunts uniquement s'ils étaient originaires d'Allemagne. Qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'est-ce que cela donnait à penser sur l'égalité entre citoyens argentins devant la mort ?

Le père Alvares n'est guère apprécié des puissantes familles installées sur ce côté du lac, depuis que des informations le concernant ont fuité. Alvares avait passé ses années de séminaire à Buenos Aires, où les idées les plus libérales

trouvaient un public enthousiaste, même au sein du clergé. On le soupçonnait de vouloir répandre dans sa nouvelle paroisse ces concepts permissifs.

Lina s'absente un moment puis revient, rapportant des messages de relations professionnelles trop éloignées pour rejoindre Riccardo et le saluer une dernière fois. Lina s'agenouille au pied du lit, elle cite les noms de signataires, Riccardo Seeber indique ceux dont il souhaite prendre connaissance. Linda débute par le télégramme envoyé par le maire de Melipal, qui l'ayant accueilli dans la région il y a des années de cela, fut le premier à permettre à Seeber de prendre une envergure économique. Linda parcourt ensuite le télégramme de Don Molina, un propriétaire terrien du nord de la Patagonie, et d'autres messages du même acabit provenant des voisins installés autour du río Negro. Au milieu de ces messages solennels, s'est glissée une excellente nouvelle dont la lecture lui redonne un semblant de sourire ; ses amis de la Federación Mercado Comunal ont trouvé les mots qu'il fallait pour persuader le curé de se plier à la demande de Don Seeber. Il sera bien le dernier Allemand enterré dans l'enceinte du petit cimetière, sans trop de bruit, sans que la

presse nationale ne soit alertée par des malveillants. Les journaux locaux étant financés par la Federaci3n, il n'y a rien à craindre de leur part. En cas de faux pas, le père Alvares devra rendre des comptes. Satisfait de savoir qu'il restera pour l'éternité parmi les siens, Riccardo pose sa main glacée dans celle de Lina et se laisse aller à un brin de nostalgie. Jamais par le passé, lorsqu'il lui avait fallu gérer l'enterrement d'autres émigrés, il n'avait eu besoin d'utiliser la puissante machine de la Federaci3n, pour convaincre le prêtre. Il est vrai que le prédécesseur d'Alvares avait du rôle de l'Église une idée plus traditionnelle. On ne venait pas encore de la capitale pour enseigner la parole du Christ à l'époque. En 1952, Riccardo avait fondé la Federaci3n, qui regroupe en un seul syndicat tous les propriétaires terriens de la région. C'était une époque où l'on ne questionnait pas les gens sur leurs opinions, leur passé, ni sur leurs choix de vie. C'était il n'y a pas si longtemps, pourtant cette époque est révolue. *Je n'ai pas de regret, si ce n'est de ne pas avoir mieux œuvré pour mon pays.* Riccardo Seeber ferme les yeux et sourit à nouveau, ses joues de papier se froissent et ses lèvres violettes s'étirent. Lina n'a rien compris à ce qu'il a prononcé, Riccardo s'est exprimé en

allemand, ce n'est pas à elle qu'il s'adressait mais à des fantômes, à ses amis morts depuis longtemps. Il s'essuie le coin des yeux, si proche de son dernier souffle, Lina le trouve émouvant. Pour un peu, elle poserait sur lui un baiser, si seulement elle trouvait la force de surmonter l'infecte fragrance s'échappant de sa bouche.

Riccardo Seeber s'éteint au milieu de la nuit, toutes les fenêtres de sa maison restent ouvertes durant la journée, on se rend à son chevet vêtu d'un pull épais. L'ordre de l'enterrer aussi vite que possible arrive du Paraguay, de La Paz. La missive n'est pas signée, mais des proches de Riccardo s'octroient le droit de valider cette requête. Au plus vite ! Le père Alvares ne pose pas de question, et s'arrange pour que la tombe 178, allée 7 du cimetière des Allemands, soit préparée pour le lendemain matin. Alvares a honte de ses mauvaises pensées, mais dès que Seeber sera sous terre, le prêtre se sentira soulagé.

Après une messe honorable, trois bénédictions et quelques mots choisis dans l'Évangile selon saint Matthieu, le père Alvares est rassuré, il n'a subi aucune pression, personne n'est intervenu pour contrôler la manière dont la cérémonie

funéraire se déroulait. Ceux de la Federación, pour la plupart, ne se sont pas dérangés.

Le véhicule menant le cercueil de Riccardo Seeber au cimetière est noyé sous les gerbes de fleurs, les couleurs rouge et noir dominent l'ensemble. D'autres compositions, formant des croix christiques bariolées, attendent la procession au pied du tombeau. Le ciel est bas, ajoutant sa grisaille à la tristesse du moment. Les villageois et la plupart des employés ayant officié dans l'entreprise de Seeber sont présents. Avec ce décès, Lina a perdu plus que l'homme qu'elle adorait, c'est sa position privilégiée qui s'est évaporée. Elle n'est plus qu'une ombre parmi les autres qui s'entassent dans les allées adjacentes, peinant à apercevoir, en se mettant sur la pointe des pieds, le cercueil numéro 178 descendre dans la fosse.

La foule reste digne, les femmes retiennent leur chagrin du mieux qu'elles le peuvent, tandis que les terrassiers s'affairent et cimentent le pourtour de la pierre tombale. Tout est bientôt terminé, on se recueille une dernière fois avant de se séparer, quand deux types apparaissent du fond du cimetière, ils fendent la foule, bousculent le prêtre qui n'a pas eu le temps de s'écarter et ordonnent aux terrassiers d'arrêter un instant

leur travail et de dégager. Ni Alvares ni Lina ne les ont croisés auparavant. L'un porte une vieille capote kaki au col doublé de feutre, l'autre est habillé comme un paysan, d'une veste de velours et d'un pantalon taché.

Symboliquement seuls face au cadavre de Riccardo Seeber, ils n'ont pas besoin de se regarder ou de se parler pour se comprendre, ce serait formidable si le soleil chassait les nuages et venait saluer leur compagnon de sa majesté wagnérienne. Ils se mettent au garde-à-vous, la foule recule en entendant les deux hommes entonner un chant d'avant-guerre :

*Le drapeau haut!_Les rangs bien serrés!_La SA
marche_D'un pas calme et ferme!_Les camarades
tués par le Front rouge et les réactionnaires_
Marchent en esprit_Dans nos rangs avec nous!*

Alvares comprend ce qu'ils font, réalise qui ils sont, mais n'a pas le courage de les faire taire. Lina est bouleversée, elle refuse d'admettre que Riccardo, son Riccardo, ait été lié à cette engeance. Les doutes et questions qui l'envahissaient quand il recevait de curieux amis, allemands pour la plupart, discrets, énervés, entourés de gardes du

corps, lui reviennent à l'esprit. La foule s'écarte, recule, puis s'éloigne, les plus prudents ont déjà quitté le cimetière.

Les deux hommes terminent leur salut à la mémoire d'un compagnon mort trop tôt pour assister à l'émergence du IV^e Reich. Leurs bras droits se dressent, paumes tendues, vers un soleil païen qui tarde à venir.

Sieg Heil! Sieg Heil!

Le salut à la victoire.

Ils claquent des talons et disparaissent comme ils étaient arrivés.

L'enterrement de Don Riccardo Seeber est terminé.

1.

3 mars 1959. Solange Tailleraut est heureuse, elle a signé son contrat il y a quinze jours et débute ce matin dans la vie professionnelle, devenant ainsi financièrement autonome.

Elle s'est réveillée plus tôt que nécessaire, énervée, impatiente ; puis elle s'est préparée, maquillée, coiffée, parfumée. Après avoir hésité entre plusieurs tenues, elle a opté pour une simple veste droite et une discrète jupe beige ; il n'y a rien de pire à ses yeux qu'une fille se faisant remarquer par l'excentricité de son allure. Les contre-allées des Champs-Élysées ne sont-elles pas envahies de malheureuses dont le style vestimentaire, inspiré par les audaces de Bardot, donne à ces poupées de pacotille un mauvais genre ?

Sans rien connaître au monde du travail, Solange ne se fait aucune illusion : pour réussir dans la vie professionnelle, une femme doit travailler plus que les hommes et veiller à ne jamais laisser ternir sa réputation. C'est un fait, une donnée, la société fonctionne ainsi. S'en plaindre est inutile ; quant à améliorer ces règles, on verra cela plus tard.

Elle se présente à huit heures trente tapantes au siège d'Inter-Ingen avec un enthousiasme juvénile et une furieuse volonté de démontrer ses qualités de traductrice et interprète trilingue.

Durant ses années d'études, on a dit de Solange qu'elle *avait l'oreille*. La musique des mots et les sonorités des trois langues qu'elle pratiquait, français, allemand et espagnol, se métamorphosaient en des taches de couleur imaginaires que Solange manipulait sans jamais faillir, sans jamais se tromper.

Bien que le terme de génie ne s'applique pas à son domaine de prédilection, Solange n'en manque pas. Une traduction ressemble à une partition ; là où un compositeur appose des doubles-croches, Solange combine les émotions chromatiques. À la manière d'un Amadeus en jupon, elle se joue des

langues. Elle pense, parle et rêve simultanément en français, en allemand et en espagnol. Trois fées de trois différents pays s'étaient penchées sur son berceau et avaient veillé à ce qu'elle devienne l'excellence incarnée.

Roger Gauchet est le responsable du personnel ; autant par son allure – cette façon de se tenir vouûté – que par son autorité naturelle – il a le geste précis et la voix rocailleuse –, Gauchet ressemble à feu le père de Solange. Il reçoit la jeune femme au troisième étage. Il précise, c'est son rôle au sein de l'entreprise, ce qu'on attend de Solange : en intégrant le service des Opérations Étrangères, elle devra fournir un travail impeccable doublé d'une discrétion absolue, liée à la nature des divers papiers, notes et propositions commerciales qui lui passeront entre les mains.

Ces remarques, martelées d'une voix brouillée par trop de cigarettes fumées, aiguissent sa détermination à démontrer ses qualités professionnelles. C'est un premier métier et une nouvelle vie, c'est un monde de liberté qui se présente à la jeune femme.

Solange place sa signature sur les divers papiers officialisant son intégration au sein d'Inter-Ingen ;

une copie du règlement intérieur lui est remise, puis Roger Gauchet, autre cigarette au bec, l'invite à le suivre. Ils rejoignent l'ascenseur et accèdent au cinquième étage : la porte s'ouvre doucement, tout va commencer.

Solange cache sa déception lorsque Gauchet lui indique l'emplacement de son bureau. Certes, elle se trouve à l'étage des directeurs généraux, mais est confinée dans l'espace dévolu aux secrétaires. Selon Gauchet, une traductrice n'est rien d'autre qu'une secrétaire pratiquant des langues étrangères et même s'il ne l'a pas dit explicitement, le responsable du personnel considère préférable que Solange passe ses journées de travail dans la proximité d'autres personnes de son sexe.

Le secrétariat, les femmes donc, occupe cinq bureaux situés sur deux rangées à l'autre extrémité de l'étage. Le sixième bureau étant vacant, il revient à Solange Tailleraut.

Des secrétaires de quarante à cinquante ans qui totalisent à elles cinq la part féminine des employés travaillant au cinquième étage. Chacune à sa manière – l'une sans en avoir l'air, l'autre la regardant de biais, une autre encore lui souriant exagérément – évalue la nouvelle venue durant le temps qu'il lui faut pour remonter

le couloir depuis l'ascenseur. En estimant sa démarche, en étudiant sa silhouette, en jugeant ses vêtements, le secrétariat se fabrique une première opinion. Amie ou ennemie, intrigante ou bonne copine ?

Solange avait rêvé d'un début de carrière plus prestigieux ; en réalité, elle intègre un poulailler dans lequel elle est créditée du rôle de la fillette inexpérimentée.

La remontée du couloir est terminée, c'est son avenir qui maintenant va se jouer : échouerait-elle à se faire apprécier que les secrétaires rendraient sa vie misérable. Après un échange de sourires de convenance, Solange se présente sommairement, il ne faudrait pas donner l'impression d'être une pipelette ; ensuite, elle salue une à une les cinq femmes dont elle partagera l'univers et les journées. Si son intégration est validée, Solange écouterait leurs confidences, elle s'apitoiera sur leurs petits malheurs et sera tenue de participer à l'élaboration des ragots du cinquième étage.

La secrétaire la plus âgée et la plus coquette, se nommant Brigitte, fait office de responsable du secrétariat. Brigitte a gagné ses galons à force de se rendre indispensable et tient au privilège de

sa position. Elle invite la nouvelle venue à s'asseoir à ses côtés. Solange a compris qu'il faudra lui faire allégeance, afin d'apaiser ses inquiétudes.

Brigitte ne cache pas son irritation car on a oublié de l'avertir de la venue d'une nouvelle secrétaire. Solange rectifie la proposition :

– Traductrice.

– Pardon ?

– Je suis interprète. Français, espagnol, allemand. Je suis engagée pour accomplir des traductions, je fais un travail différent du vôtre...

Brigitte marque le coup d'un silence interrogateur.

Solange devine que l'aînée des poulettes hésite, tergiverse, tandis que les quatre secrétaires subalternes sondent le visage de Brigitte, y guettant une réaction leur indiquant ce qu'elles devront penser. Solange en profite pour ouvrir le champ des échanges diplomatiques :

– Je serais bien incapable de faire votre métier. Je me contente de traduire des contrats étrangers en français.

– Une interprète ?

– Rien d'autre. Oui.

– Ah !

– Je ne sais rien faire d'autre.

– Mais on utilisait un cabinet extérieur, jusqu’à présent.

Les quatre autres acquiescent à l’unisson.

– Je ne sais pas, monsieur Gauchet ne m’a rien dit à ce sujet quand il m’a embauchée. Mon Dieu, j’espère être à la hauteur de la tâche.

– Inter-Ingen est une société dynamique. Ambitieuse. Vous n’allez pas chômer.

Brigitte parle comme on lirait le contenu d’un prospectus publicitaire.

– Vous allez travailler avec les Opérations Étrangères.

– Je suppose.

– Avec Stéphane Gratiën, précise Jeannette, l’une des autres secrétaires.

– Je ne sais pas. C’est mon premier travail. J’ai peur de mal m’y prendre, de faire les choses à l’envers, ou pire, de froisser mes collègues.

Brigitte aime ce qu’elle entend :

– Eh bien, madame l’interprète...

– Mademoiselle.

– Asseyez-vous donc, mademoiselle. Nous autres, secrétaires, saurons bien vous expliquer les règles du jeu ; pas vrai, mesdames ?

Solange Tailleraut obéit à l’invitation ; les autres filles reprennent leur travail, l’esprit rassuré par

l'attitude de leur aînée accueillant cette fille comme une future bonne copine.

– Les Opérations Étrangères, c'est l'avenir de cette société, c'est bien. Vous ne pouviez pas mieux tomber. Par contre, c'est Stéphane Gratien qui est le responsable...

Brigitte ménage son effet. Solange est forcée de demander une explication :

– Il y a un problème avec lui ?

– Aucun. Si tu sais garder tes distances.

Déjà Brigitte tutoie la nouvelle. Le tutoiement étant signe d'acceptation, Solange se dit que tout va bien ; de son côté en conservant le vouvoiement elle maintient une certaine distance respectueuse, supposant que Brigitte appréciera cette marque de déférence.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Rien d'autre que cela : méfie-t'en.

À cette annonce alarmante, Jeannette ajoute son commentaire :

– Vous êtes toute jeune et bien naïve. Voilà ce que Brigitte essaie de vous dire. Et celui-là... il est bel homme.

– Méfie-t'en !

2.

Solange Tailleraut est bien intégrée à Inter-Ingen.

Les directions utilisant ses services, le Juridique et les Opérations Étrangères en particulier, apprécient le soin qu'elle apporte à ses traductions; son perfectionnisme est célébré par tous.

Ses qualités professionnelles s'accompagnent d'une nature discrète, d'une attitude effacée: Solange connaît sa place et y reste. Alors on oublie de la féliciter, encore plus de la récompenser. De Solange, on n'attend rien d'autre que la perfection.

Quant à l'Olympe, terme dont elle a baptisé le périmètre des secrétaires, la cooptation s'est effectuée sans heurt. Brigitte l'ayant adoptée, les autres filles ont fait de même. Elle s'est glissée à la place qui lui était attribuée, tout l'art de

l'intégration dans le corps d'une jeune femme de vingt-deux ans.

Solange Tailleraut est dorénavant un membre permanent du périmètre féminin, cet avant-poste d'observation, d'où les six femmes scrutent, critiquent et commentent les faits et gestes des directeurs les entourant. De la nouvelle cravate du responsable des comptes litigieux à l'embonpoint du directeur général, tout est analysé avec un mélange d'humour et de méchanceté.

Il est 8 h 20 lorsque le hall d'entrée de l'immeuble accueille les premiers arrivants. Le gros des salariés se présentera, en bloc, dans une dizaine de minutes.

Parmi les employés du cinquième étage, Solange est souvent la première arrivée. Une fois son manteau accroché, son sac posé, bien installée, elle est rejointe par Jeannette qui débute sa journée en se plaignant de son mari : il voudrait l'emmener au cinéma voir *Les Liaisons dangereuses*, qui traîne derrière lui un parfum de scandale. Jeannette fait la moue et croit utile d'ajouter qu'elle n'aime pas trop ce genre de film. Tout en apercevant Brigitte qui sort de l'ascenseur, elle avoue qu'elle préférerait voir *Babette s'en va-t-en guerre*.

– Le film avec Bardot ? s'étonne Solange.

– Ben oui. Je sais qu'elle n'a pas bon genre, mais Bardot me plaît bien. Je la trouve marrante, pas toi ?

– Je ne sais pas. Je n'ai pas d'avis.

– Eh bien moi, je considère que cette fille est une honte, déclare Brigitte en se rapprochant du duo.

Depuis neuf mois qu'elle a intégré l'Olympe, Solange se fait la réflexion qu'elle ne s'était pas encore aperçue combien Brigitte avait l'ouïe fine.

Être sur ses gardes, rester vigilante.

Il est 17 h 30 lorsque la porte du bureau du directeur des Opérations Étrangères s'ouvre. Du périmètre des secrétaires, on voit les belles et larges photos, en bichromie et sur papier mat, que Stéphane Gratien, le directeur, a fait accrocher sur ses murs. Elles sont là pour rappeler ses succès commerciaux à ceux qui auraient tendance à l'oublier. Ici, le barrage hydraulique d'Edéa, construit en Afrique de l'Ouest, là, un large pont courbé surplombant un bras de mer quelque part en Indochine. La construction gigantesque en béton est le domaine privilégié d'Inter-Ingen.

Stéphane Gratien sort la tête de son bureau ;

au secrétariat, les filles se figent dans un garde-à-vous aussi amusé que féminin.

– Ma petite Solange, vous m'accordez un quart d'heure avant de vous sauver ?

– Évidemment, monsieur Gratien.

Les secrétaires échangent avec elle un regard désolé, puis se pressent de recouvrir leur machine à écrire et de ranger leurs dossiers. Toujours efficace, consciencieuse, et discrète, Solange grimpe les trois marches menant à l'espace directorial. Stéphane Gratien lui tend une chemise cartonnée.

– Une petite traduction, trois fois rien, vite et bien fait.

Déjà il referme la porte de son bureau.

Solange regagne sa place. Il avait été convenu en début de semaine de se retrouver pour prendre un verre, ce soir, entre filles, dans un café de la place Pereire.

– Si je termine à temps, je vous rejoins après.

– Qu'est-ce qu'il t'a demandé ?

– Deux, trois feuillets à traduire, la chemise n'est pas bien épaisse. Allez-y. J'arrive plus tard.

– Il va te faire bosser toute la soirée.

– Comme vendredi dernier, ajoute Jeannette.

– Tu me vois lui dire non ? A-t-on jamais rien refusé à monsieur Gratien ?

– En tout cas, on t’a prévenue, souviens-toi du conseil !

– Méfie-t’en, répète Solange.

Brigitte et les filles pénètrent dans l’ascenseur, un geste de la main en direction de la traductrice, les portes se referment. L’étage rapidement se vide. Les lumières de table s’éteignent. Dehors, il fait déjà nuit.

Accompagnés de cette obscurité silencieuse, deux hommes apparaissent à l’autre extrémité du cinquième étage. Ils ont emprunté l’escalier afin de ne pas croiser les employés, ils tracent leur chemin le long du couloir, ils ne remarquent pas la jeune employée, et Solange évite d’attirer leur attention. Elle les a reconnus, pour avoir traduit en leur présence des courriers provenant d’Argentine et d’Uruguay. Il s’agit de deux députés, membres de l’UNR, la nouvelle majorité gaullienne, tous deux élus en début d’année, pour la première Assemblée nationale de cette nouvelle V^e République. Inter-Ingen ayant financé leurs campagnes électorales, les deux hommes politiques ont ouvert leurs carnets d’adresses internationaux afin d’aider la société à gagner des marchés sur de nouveaux territoires. Gratien accueille les deux députés, les installe dans son bureau et descend en deux

enjambées les marches pour s'adresser à Solange, qui le précède :

– Il faut qu'on se parle, c'est important.

Le ton de la jeune femme est sec, son propos tient de l'exigence.

– Ils ne vont pas rester trop longtemps, je les mets dehors dans une demi-heure, quarante-cinq minutes maximum.

Du bout des doigts il tapote sur la chemise qu'il lui a confiée, se fend d'un sourire gourmand, remonte les marches puis referme la porte derrière lui.

Solange ouvre la chemise, elle ne contient qu'un feuillet. Deux lignes écrites à la main ; d'abord l'adresse d'un hôtel, puis en dessous le nom à utiliser pour obtenir la clé à la réception.

Solange remarque que Gratien a changé d'hôtel. Ces deux derniers mois, elle le retrouvait non loin de la place Clichy. Ce soir elle partira la première ; une fois sa réunion achevée, Gratien la rejoindra au Lux-Villiers. Elle vérifie l'adresse sur un plan de Paris, l'hôtel est situé à deux stations de métro du bureau, cela signifie que son amant est pressé, ce soir.

Cette fois-ci, il aura beau la caresser, la bousculer, il aura beau jouer le voyou et lui murmurer

des mots orduriers, mots qu'elle n'aurait jamais imaginé tant apprécier, Solange en fait le serment, elle ne cédera pas, elle ne capitulera pas, elle ne calera pas.

Une délicieuse connerie.

Elle avait commis l'inimaginable, l'irréparable : quinze jours après avoir intégré Inter-Ingénierie, Solange avait couché avec Stéphane Gratien, le directeur des Opérations Étrangères.

Comment avait-elle pu ? Et pourquoi ?

Solange aurait été bien incapable d'expliquer les raisons de son acte. Il n'y eut aucune préméditation, mais pas la moindre résistance non plus... Ni capitulation de sa part, ni soumission à un supérieur hiérarchique. Elle avait simplement eu envie de lui, autant que Gratien avait eu envie de la posséder. Une convergence de désirs entre personnes qui n'avaient rien d'autre à mélanger que leurs deux corps.

Oui, Solange savait bien que le désir sexuel était condamnable, puisqu'elle avait été incapable de se retenir.

Solange avait commis une connerie.

Une délicieuse connerie.

– Vous êtes plus à l’aise avec l’espagnol ou bien l’allemand ?

Il était dix-huit heures. Brigitte l’avait prévenue, c’était toujours en fin de journée que Stéphane Gratien venait traîner du côté des secrétaires. Juste le temps d’être informé des sujets liés à Inter-Ingen que les mémos ne traitaient pas. Qui mieux que le secrétariat pour l’avertir des histoires souter-raines qui avaient agité l’immeuble la journée durant ?

Ce soir, il était arrivé en retard et les secrétaires venaient de filer. Il ne restait que Solange. À croire, pensa-t-elle, qu’il avait attendu cet instant pour jaillir de son bureau directorial.

La traductrice voulut se lever de son siège, Gratien lui fit signe de rester assise ; il posa les fesses sur le bord du bureau de la nouvelle employée. Il sentait le tabac blond :

– Stéphane Gratien, en charge du futur de cette compagnie.

– Bonsoir monsieur. Solange Tailleraut, traductrice.

– Je sais. Alors, l’espagnol ou l’allemand ?

Elle se dit qu’il se donnait l’air d’être pressé, mais qu’en réalité il ne l’était pas ; et que sa question

était un prétexte pour l'étudier de plus près. Elle se dit aussi qu'il était beau garçon. Enfin elle se dit de faire attention, elle ne s'adressait pas à un homme mais à un redoutable directeur général. Il interrompit sa réflexion :

– On vous a dit de vous méfier de moi ?

– Pardon ?

– Brigitte. C'est une peau de vache, mais elle sait que je l'adore. Ne me faites pas confiance, ou bien au contraire croyez-moi, mais ne laissez pas Brigitte vous dicter vos choix.

Des relents d'un parfum épicé accompagnèrent les mouvements de sa main quand il pointa Solange de l'index.

– Alors, puisqu'il n'y a que vous dans cet immeuble qui parlez trois langues, je vous écoute.

Solange acceptait les critiques sur sa manière de s'habiller, sur son manque d'intérêt pour les choses de la politique, elle encaissait sans ciller les réflexions de son père lui reprochant d'être encore célibataire à vingt-deux ans, elle était prête à tout entendre tant qu'on ne doutait pas de son talent, car son métier était sa raison d'être, elle lui avait tout sacrifié.

– Je n'ai pas de penchant particulier pour l'une

ou l'autre des langues que je pratique ; je suis aussi à l'aise en français qu'en allemand ou qu'en espagnol.

Cette réponse décrocha à l'homme important un sourire.

– Vous parlez comme si vous aviez de nombreux succès professionnels, mademoiselle, alors que vous n'avez encore rien accompli.

– Vous m'avez demandé mon avis, monsieur, je vous l'ai donné honnêtement.

– Une bonne traductrice, donc.

– Non, monsieur... une excellente.

– Rien de moins ?

Elle n'était pas certaine de bien comprendre cette formule. Solange garda le silence et soutint le regard de son employeur. De sa poche de veston il sortit plusieurs feuillets pliés en quatre qu'il posa sur la table :

– Cela vient d'arriver d'Argentine. C'est peut-être insignifiant, ou bien c'est le futur trésor d'Ali Baba pour notre société. Vous me montrez de quoi vous êtes capable ? Vingt minutes, ça vous va ?

Dix minutes plus tard, Solange frappa à la porte du bureau du directeur et lui remit sa traduction. Gratien avait déjà enfilé son manteau. Il consulta la traduction des feuillets et n'émit aucun commentaire. Il invita Solange à couvrir sa machine à écrire,

puis à ramasser son manteau. Elle s'exécuta, et tandis qu'elle prenait le couloir en direction des ascenseurs, il l'avertit :

– Je descends par l'escalier.

C'était plus qu'une information, mais pas tout à fait une invitation.

Elle avait le choix, elle le suivit.

Dans l'escalier sans tapis, l'écho des talons de Solange tapant le sol se mélangeait confusément au pas plus lourd des chaussures italiennes de Gratien.

Une fois le niveau du troisième étage dépassé, étage du personnel et de la comptabilité, Stéphane Gratien se figea. Elle se figea à son tour ; l'écho de leurs pas s'évanouit.

Stéphane Gratien tendit le bras et posa la main à plat sur le manteau de Solange au niveau de sa poitrine. À travers le tissu, il devina le cœur de la jeune femme qui cognait de plus en plus fort.

La traductrice ne repoussa pas cette main. Elle n'exprima aucune stupeur, elle ne recula pas, mais n'invita pas non plus Stéphane Gratien à plus d'audace.

La main du directeur ne quitta pas sa position, ses doigts n'essayèrent pas de tracer leur chemin vers le chemisier en se glissant entre deux boutons du

manteau. Dehors, le bruit d'un klaxon de voiture filant devant l'immeuble les fit tous deux sursauter.

– Je crois que nous sommes en train de faire une connerie.

Il se recula et reprit sa marche jusqu'au second sous-sol; Solange ne pensa pas à bifurquer lorsqu'elle dépassa le panneau annonçant le rez-de-chaussée et suivit Stéphane Gratien.

Dans ce parking privé, le dos collé contre le mur à l'abri de deux voitures, Solange s'agrippa aux épaules de Stéphane Gratien. Il la pria d'écartier puis de soulever légèrement sa jambe gauche. Le ton était respectueux, trop poli pour la situation.

C'était la première fois en dix-huit mois, c'était la troisième fois depuis qu'elle avait perdu sa virginité, que Solange faisait l'amour.

C'était une folie, c'était inqualifiable.

Rien de la vie professionnelle des amants secrets ne changea. Solange continua d'exceller dans ses travaux de traduction. Stéphane Gratien lui demanda plusieurs fois de la rejoindre dans la salle des réunions lorsque des invités étrangers étaient présents afin qu'elle accomplisse son devoir de traductrice; il ne modifia aucune de ses habitudes, ni sa manière de se comporter. Les semaines puis

les mois suivants, en fin de journée, Gratien venait, comme à son habitude, écouter Brigitte et son escadron lui résumer les ragots de la journée ; il s'en retournait s'enfermer dans son bureau puis réapparaissait, une fois les filles parties, pour donner un supplément de travail à Solange. Jamais plus, ensuite, ils ne firent l'amour dans ce parking. C'est dans des hôtels aussi discrets que complaisants que les amants se retrouvaient.

Solange se découvrait, pour ainsi dire, deux corps. Celui qu'elle habitait depuis vingt-deux ans et qui travaillait avec assiduité, avec une expertise qu'on célébrait à Inter-Ingen, et celui qui répondait deux à trois fois par mois aux invitations de son amant secret.

La vie privée de son amant lui restait parfaitement inconnue, hormis qu'elle avait appris de la bouche de Brigitte qu'il était marié à une très jolie femme et père d'un enfant en bas âge. Une autre fois, une jeune femme se présenta au cinquième étage, arguant d'un rendez-vous privé que lui aurait donné Gratien. Brigitte l'avait déjà repérée et affirma qu'elle était une des filles avec lesquelles Stéphane Gratien passait du bon temps. Ces informations ne provoquèrent ni émoi, ni colère, ni désarroi chez Solange. Cet homme,

lorsqu'il ne lui faisait pas l'amour, redevenait un parfait étranger.

Gérer sa propre vie privée ne fut pas plus compliqué, Solange se partageait entre les devoirs de famille et des moments de convivialité avec les locataires de l'immeuble où elle vivait, dans la commune de Fontenay-aux-Roses.

Il y avait pourtant des instants plus difficiles à supporter, qui ressemblaient à des à-coups dans le ronron quotidien, lorsque le dimanche soir annonçait qu'il faudrait retourner travailler le lendemain, quand elle se nourrissait d'une assiette de légumes posée sur les genoux en écoutant la radio, ou quand le sommeil refusant de l'assommer la forçait à reconsidérer ce qu'elle avait fait avec Gratiën.

Mars, avril, mai, juin, à l'équinoxe bientôt les jours radouciraient et Solange découvrait que le temps ronge tout.

Si les premières coucherics avaient été nourries de la violence des rencontres sans passé, sans futur, sans explication, sans raison autre que de se mélanger, la routine avait ensuite effectué ses méfaits. La barbarie s'émoussait.

Il arrivait parfois à la jeune femme de retrouver la raison et de se demander ce qu'elle espérait en

traînant dans un lit avec ce directeur. Ce second corps, le corps aimant, s'étiolait, laissant la raison et le bon sens reprendre le dessus. Qu'avait-elle fait? Pire, pourquoi continuait-elle à se comporter de la sorte? Il fallait arrêter tout. Quitter Inter-Ingen aurait été plus simple, mais Solange jugeait que son travail ne devait pas souffrir de ses penchants secrets. Elle n'avait pas plus d'explication à fournir pour justifier sa décision de rompre, qu'elle n'en trouverait pour donner une raison à ce qui était arrivé épisodiquement depuis quatre mois.

Son amant s'était bien comporté, avec une grande discrétion; il était irréprochable, il comprendrait puisqu'avec le temps, on s'éparpille.

Il n'y avait eu ni logique, ni décence, il n'y aurait ni regret, ni hésitation. Terminer cette relation comme elle avait débuté était la meilleure manière de sceller ce secret; l'unique façon de le faire disparaître, de l'oublier. Ce qui n'est pas su n'a jamais existé.

Cela aurait dû être très facile, plus simple que de suivre un supérieur hiérarchique dans un parking. Mais Solange Tailleraut n'y parvenait pas. Plusieurs fois elle avait accepté l'invitation de son amant à le rejoindre dans un lit, bien décidée à lui annoncer leur rupture. Mais au dernier moment... Au point

que Gratien ne remarqua rien des hésitations de sa maîtresse. Après l'amour, elle se jurait en regagnant le métro que c'était la dernière fois. Demain, ou à la prochaine occasion, Solange Tailleraut lui annoncerait que tout était terminé.